

CASE NO: ICJR-98-417
EXHIBIT NO: ANT 42
DATE ADMITTED: 30-3-2004
TENDERED BY: DEFENCE
NAME OF WITNESS: D B Q

Dossier

DIALOGUE N° 177 Août-Septembre 1994

Dossier

Sur les événements de Kigali, voici encore des extraits du « journal » du Père Otto Mayer, vicaire à la paroisse de Nyamirambo. Ce journal sera publié dans son intégralité ces jours-ci. Les extraits que nous publions ont été traduits de l'allemand par Marcel Neusch et publié dans le journal « La Croix-L'événement » n°33847 du mercredi 6 juillet 1994.

TROIS MOIS D'ENFER AU JOUR LE JOUR

par le Père Otto MAYER, vicaire de la paroisse de Nyamirambo,
Kigali. Traduit de l'allemand par Marcel NEUSCH

et nos frères dominicains
usement. Le noviciat est déjà
américains qui ont accueilli le
ranz Hobi qui a accepté de
vice du Burundi arrivera de
wandais pour aller continuer

umuhito remplacera le Père-
Michel Mallèvre et Denis
survront leur stage à Nairobi
vu depuis quelques mois. le
ngé de 2 mois, tandis que le
sse où il sera ordonné prêtre
début d'août.

de de la tragédie qui frappe
nous pensons à nos Soeurs
it toujours au Rwanda, dans
Gihara, à une quinzaine de
prêtres, aux religieux et
es dans le pays, à toute cette

us assaillent constamment !
itions pour ces nombreux
coopération internationale !
nent le Rwanda a-t-il pu en
déchaînement d'une telle
si s'écroule et d'une société
gneur, sauve-nous ! Nous

Jeudi 7 avril : Le matin, nous avons appris que le président Juvénal Habyarimana, ainsi que le président du Burundi, ont été tués. L'avion aurait été abattu d'une roquette par des inconnus. Des réfugiés ont afflué vers la paroisse. Partout, on tire systématiquement.

Vendredi 8 avril : La nuit a été tranquille. Nous avons veillé avec nos réfugiés. A 9 h 50, l'église, peuplée de plusieurs centaines de réfugiés, est attaquée par des soldats portant des bérets noirs accompagnés d'une foule de jeunes. Une salve est tirée à l'intérieur, arrachant le pied gauche d'un enfant de dix mois. Il tient encore à un peu de chair. Jan le baptise. Une jeune fille handicapée est tuée sur le coup. Les soldats tirent sur les femmes, les jeunes filles, même quelques vieilles femmes. La horde des jeunes s'acharne. Finalement 15 morts dans les alentours de la paroisse. Je compte en tout dix blessés. Certaines blessures très profondes, à l'aide de machettes et de poignards. Nuit tranquille.

Dimanche 10 avril : Nos réfugiés sont admirables par leur manière de s'entraider, malgré l'exiguïté des lieux : 40 enfants et 200 adultes pêle-mêle à la paroisse; 120 dans la salle paroissiale.

Mercredi 13 avril : On force de nouveau l'entrée de l'église. Le pillage continue. Entre 17 h et 18 h 30, ça tire avec violence tout autour de la maison, sur le chemin vers le collège Saint-André. Des grenades explosent

autour de la maison. Sifflets et cris des Interahamwe (miliciens de l'ancien parti unique), et des bandits qui courent partout, gourdins et machettes aux mains.

Jeudi 14 avril : Devant la chapelle : un mort, tué à la machette. Dans le passage derrière l'église : quatre tués. L'un a le crâne totalement ouvert. Il a été tué par balles. 14 morts, par balles et machette, devant l'entrée du collège Saint-André, là où s'arrête le goudron. Sur le chemin, à gauche, un mort. A l'école d'infirmières : trois morts dans la cour intérieure. Les soldats ont tiré dans toutes les chambres. Beaucoup de femmes et d'enfants sont encore au collège

Vendredi 15 avril : Dans la nuit, sans doute avant minuit, des tirs et des cris autour de la maison. Des gens devant les fenêtres de la chapelle. Le matin, je constate que toutes les femmes et les enfants ont quitté la salle paroissiale. On dit que les rebelles les ont emmenés. Plus tard, on a su que c'étaient des militaires.

Samedi 16 avril : Au cours de la nuit, on a tiré deux ou trois fois dans les environs. Nous n'avons plus d'eau. La Croix-Rouge est arrivée vers 12 h 30 pour chercher les morts, qui étaient dans un état effroyable, partiellement dévorés par les chiens : 15 devant l'entrée du collège Saint-André et plus de 14 au collège, un devant l'église, un devant la chapelle, quatre dans le couloir derrière l'église. Total : 35. Devant l'entrée de la maison, un homme a été abattu ce matin. La vie n'a plus de valeur ! Radio-Mille Collines diffuse la haine, le mensonge. La nuit vers 22 h, on frappe à la porte. Nous n'osons pas ouvrir. Le matin, Henri découvre un blessé derrière la pépinière. La fillette à l'église vit toujours. Nuit tranquille.

Lundi 18 avril : A 7 h 30, les Interahamwe veulent pénétrer dans la maison. Je les en empêche. Un gendarme les fait partir. Ouf ! Trois autres tués sur le chemin du marché. Le blessé a été découvert et tué. A la fin des laudes, visite des autorités et de la gendarmerie, qui inspectent toute la maison et qui nous laissent finalement seuls, soulagés. A 12 h 30, deux jeunes gens sont à nouveau tués devant la maison. La messe de ce matin était lourde d'émotion. Vers 13 h, « visite » des Interahamwe. Vers 16 h 30, une grêle de pierres tombe sur notre toit. Les Interahamwe et trois soldats

Interhamwe (miliciens de l'ancien Rwanda), gourdins et machettes aux

est tué à la machette. Dans le crâne totalement ouvert. Il y a une machette, devant l'entrée du bâtiment. Sur le chemin, à gauche, un cadavre dans la cour intérieure. Les Interhamwe ont coupé de femmes et d'enfants

Avant minuit, des tirs et des coups de feu aux fenêtres de la chapelle. Les enfants ont quitté la salle de classe. Plus tard, on a su que

Radio-Croix-Rouge est arrivée vers 12 h 30 dans un état effroyable, devant l'entrée du collège Saint-Étienne, un devant la chapelle, à 13 h 35. Devant l'entrée de la cour, il n'y a plus de valeur ! Radio-Croix-Rouge la nuit vers 22 h, on frappe à la porte. Henri découvre un blessé mort. Plusieurs jours. Nuit tranquille.

Les Interhamwe veulent pénétrer dans la cour. Ça va bientôt partir. Ouf ! Trois autres Interhamwe découverts et tués. A la fin des tirs, une Interhamwe, qui inspectent toute la cour, sont soulagés. A 12 h 30, deux Interhamwe dans la maison. La messe de ce matin est interrompue par les Interhamwe. Vers 16 h 30, les Interhamwe et trois soldats

veulent pénétrer dans la maison. Je réussis à convaincre l'armée que ces jeunes gens sont des coupeurs de cous, des voleurs et des brigands, et que nous n'ouvrirons pas, car nous venons d'avoir tout juste une inspection. Ils nous laissent enfin. Une vitre vole en éclats dans le couloir.

Mercredi 20 avril : Nuit tranquille. Jacqueline, qui est près d'accoucher, a de la fièvre. Vers la fin de la matinée, nous célébrons la messe. Profonde expérience de la rencontre du Seigneur ressuscité. Devant la porte d'entrée, trois hommes sont de nouveau tués. Visite de voisins pour chercher du riz. La Croix-Rouge ne réussit pas à passer. Jacqueline a une forte fièvre.

Samedi 23 avril : Nuit tranquille. La femme enceinte va mieux. A 9 h 30, bruit assourdissant devant la porte d'entrée. Plusieurs morts. Des amis nous apportent de l'eau, des pommes de terre, et quelques oeufs. Visite des Soeurs de Mère Teresa, qui ont beaucoup souffert. Elles ont été battues. Des femmes ont été fusillées sous leurs yeux. Les hordes n'avaient peur qu'à la vue du Saint-Sacrement exposé.

Mardi 26 avril : Vers 5 h 15, on entend des clameurs sur l'avenue Mumena. Bientôt trois hommes et un garçon de 10 ans gisent sur la cour devant notre maison, assommés et écrasés. Une femme avec ses cinq enfants, qui a vu tout cela depuis le parloir, fuit d'horreur dans le couloir. Un homme paraît blessé devant le garage. Il nous demande de le cacher. Nous l'envoyons au collège. 8 h 30 : deux autres femmes sont déposées mortes devant la maison ou ont été tuées là. Ce soir, je réussis à téléphoner à ma mère.

Mercredi 27 avril : Sur Radio-Kigali : longue et nette explication du préfet de Kigali, le colonel Tharcisse Renzaho, contre les meurtres d'innocents, contre les voleurs, etc. Malheureusement, cela arrive deux semaines et demie trop tard.

Lundi 2 mai : Des tirs à Saint-André. 4 morts gisent sur la route. Au carmel aussi, on cherche des « rebelles ». Trois jeunes gens ont été découverts et fusillés. Appel de Suisse : Mgr Perraudin, ancien évêque de Kigali, qui nous encourage. Le moral est plutôt bas. Sur les barrages, ils sont très nerveux. Toujours ce malaise au creux de l'estomac ... 13h 08 : un

jeune homme sans chemise court en direction du marché. Peu après, je vais au marché et à la pharmacie. Le jeune homme gît mort au coin de la rue. Visite à l'orphelinat de Gisimba. Je donne la sainte communion. Ils n'ont plus d'eau. Je dois montrer deux fois mes papiers d'identité. Sur le chemin de la ville et de Saint-André gisent 4 personnes, trois hommes et une femme : ils gémissent de douleur et agonisent. J'appelle la Croix-Rouge qui me promet de venir les chercher. Vers 21 h 30, tirs et grenades. Le reste de la nuit est tranquille.

Mardi 3 mai : Tous les blessés, à l'exception d'un homme, sont morts pendant la nuit. Les chiens ont de nouveau dévoré l'un d'eux; le crâne est ouvert. A 10 h 30, sous nos yeux les Interahamwe tuent un ancien professeur de Sant-Andre et quelqu'un d'autre. Les abbés Boniface et Chrysostome, Henri et moi, sommes effrayés devant tant de cruauté. Nous discutons avec les soldats sur cette terrible barbarie. De nouveau, nous appelons la gendarmerie. Et toujours notre impuissance devant tout cela. Vers le soir, les combats s'arrêtent. Après la messe, visite aux barrages afin de parler avec ces types. Impossible de changer quelque chose dans leur tête. Juste après, ils frappent à mort un homme. Partout des jeunes gens avec des armes et des grenades. Nuit tranquille.

Vendredi 6 mai : Maintenant, j'ai 8 enfants dans ma chambre pour la nuit. Aujourd'hui pas de mort devant la porte.

Samedi 7 mai : Les jeunes enterrent maintenant leurs victimes. La tuerie continue, même si elle est plus discrète.

Mardi 10 mai : Les chiens ont déterré les 4 cadavres. Nous utilisons la créoline pour chasser les mouches et éloigner les chiens.

Vendredi 13 mai : Une femme nous amène sept orphelins. Ils restent chez nous, pour le meilleur et pour le pire. Impossible de continuer ainsi.

Samedi 14 mai : Le chef des milices, Kigingi, vient avec deux gendarmes pour l'enterrement d'un gendarme dans notre domaine. Pendant l'enterrement, un homme est tiré de sa Peugeot, brutalisé et tué une rue plus loin. A notre grande désillusion, la gendarmerie reste sans réagir. On

du marché. Peu après, je vais
ne gît mort au coin de la rue.
la sainte communion. Ils n'ont
piers d'identité. Sur le chemin
s, trois hommes et une femme
pelle la Croix-Rouge qui me
irs et grenades. Le reste de la

ion d'un homme, sont morts
evoré l'un d'eux; le crâne est
iterahamwe tuent un ancien
utre. Les abbés Boniface et
devant tant de cruauté. Nous
barbarie. De nouveau, nous
mpuissance devant tout cela.
a messe, visite aux barrages
changer quelque chose dans
l'homme. Partout des jeunes
quille

ans ma chambre pour la nuit

ant leurs victimes. La tuerie

l cadavres. Nous utilisons la
es chiens.

ept orphelins. Ils restent chez
de continuer ainsi.

i, vient avec deux gendarmes
notre domaine. Pendant
eot, brutalisé et tué une rue
armerie reste sans réagir. On

donne la rue aux petits voleurs où ils peuvent décider de la vie et de la mort de qui ils veulent. Ils discutent pour savoir à qui reviendra la voiture, à la gendarmerie ou aux Interahamwe.

Dimanche 15 mai : Radio-Mille Collines a depuis longtemps préparé les gens et mis dans leur tête que le conflit est entre Tutsi et Hutu. On a simplifié à l'extrême. On a réduit le combat pour le pouvoir à un conflit entre ethnies. Ainsi, on a réveillé les vieux démons auxquels est livré tout paysan dans le coin le plus reculé du pays. Les milices existent seulement au parti unique: « Interahamwe » signifie : « ceux qui attaquent ensemble » et au CDR (« Abahuzamugambi » signifie : « Ceux qui n'ont qu'un seul mot d'ordre »). C'est un ramassis de jeunes gens endoctrinés, avec une formation militaire et une expérience suffisante en matière de manifestations, d'attentats et de terrorisme contre les opposants. Aucun n'a jamais été jugé et condamné. Depuis les 7 et 8 avril, les milices font, avec la garde présidentielle, la chasse à l'opposition et aux Tutsi, sans distinction entre hommes, femmes et enfants. Dans les maisons, ils peuvent piller, voler, emporter tout ce qui leur plaît. Ils sont armés de fusils et de grenades. Une partie d'entre eux sévit aux barrages et une autre « purifie » les quartiers des « complices » (« ibyitso ») des rebelles. Ainsi désigne-t-on, tout mort, tout sympathisant du FPR, ou même chaque Tutsi.

Le chef des barrages décide de la vie et de la mort des gens. Des jeunes fanatisés, auxquels se sont associés voleurs, trafiquants et opportunistes, tuent les gens sous nos yeux avec des pierres, des gourdins, tandis que d'autres sont fusillés, ou achevés avec de grands couteaux de cuisine. La satisfaction de tuer est visible chez plus d'un jeune. Ils savent que les rebelles les tueront s'ils tombent entre leurs mains. Radio-Kigali explique sans cesse que les rebelles ne laisseront en vie aucun Hutu, en particulier les intellectuels. La responsabilité repose de toute évidence sur l'ancien ministre de l'intérieur, Faustin Munyazesa, le responsable de la garde présidentielle Théoneste Bagosora, le premier ministre Jean-Baptiste Kambanda et une partie de l'armée, qui a créé les milices et les a armées.

Mercredi 18 mai : Une messe chez les Frères jésuites pour les Frères et prêtres assassinés en avril et mai 1994. Durant la mémoire des morts, nous en donnons la liste, une liste terriblement longue : 30 noms au moins. Je

suis très impressionné, en particulier en entendant les noms de ceux que je connaissais et dont je ne savais pas encore qu'ils étaient morts.

Jeudi 19 mai : A minuit, on me réveille. Une femme ressent les premières douleurs de l'accouchement. L'enfant est là à 1 heure, un beau petit garçon, pour la grande joie des femmes.

Lundi 23 mai : 6 heures : Jacqueline met au monde dans notre douche un petit garçon au bout de six heures de douleurs. C'est son premier enfant. Elle n'a que 19 ans. Vers 14 heures, visite de deux Interahamwe. Ils ont une feuille avec des noms de gens qu'ils recherchent. Ils veulent fouiller la salle paroissiale. J'appelle Henri et je cherche la clé. Henri regarde la liste et affirme que ces personnes n'ont jamais été ici et que, de toute façon, tous sont partis. Pendant qu'il examine la liste, je parle avec les deux jeunes gens armés, lesquels ont déjà provoqué la peur des enfants. Finalement, ils partent, sans m'avoir obligé à ouvrir la salle.

Mardi 31 mai : Le téléphone sonne sans interruption : Carmel, Benebikira, collège, Centre Saint-Paul ... Gros souci pour évacuer nos gens de la zone de combat. Nous discutons avec les Interahamwe et aux barrages pour qu'ils ne frappent pas les gens et ne les fusillent pas. Les gens du Carmel sont bloqués chez nous. Ils sont toute la journée sous les obus et les grenades, ce qui nous amène à envisager aussi leur évacuation. Un soldat a été tué devant l'église. Je lui avais donné une heure auparavant une image avec la prière pour la paix. Il a été blessé à la tête par un éclat de grenade. Un miracle qu'aucun de nous n'ait encore été blessé ni tué aujourd'hui. Un officier de la MINUAR a été tué par un éclat d'obus dans la zone contrôlée par le gouvernement. La MINUAR arrête toute activité. De toute façon, on ne respecte plus rien ici. Nous ramons contre le courant.

Vendredi 3 juin : Une roquette explose au milieu du marché : 13 morts. Je transporte deux chargements de blessés. Il y en a entre 40 et 50. Un jeune milicien me demande si je suis Belge. Je lui réponds : « *T'ai-je demandé si tu es un Mutwa (ancienne ethnie rwandaise) ?* ». Comme j'avais les bras pleins de sang, je lui dis : « *Regarde ! Sang de Hutu, de Tutsi, de Belges, c'est toujours du sang d'un homme !* » Il n'a pas su quoi répondre. Je suis très seul avec les gens. Leurs cris de souffrance me rendent nerveux.

dant les noms de ceux que je
ils étaient morts.

une femme ressent les premières
à à 1 heure, un beau petit

monde dans notre douche un
rs. C'est son premier enfant.
le deux Interahamwe. Ils ont
archent. Ils veulent fouiller la
la clé. Henri regarde la liste
si et que, de toute façon, tous
e parle avec les deux jeunes
r des enfants. Finalement, ils

apture : Carmel, Benebikira,
évacuer nos gens de la zone
imwe et aux barrages pour
nt pas. Les gens du Carmel
ournée sous les obus et les
leur évacuation. Un soldat a
heure auparavant une image
tête par un éclat de grenade.
blessé ni tué aujourd'hui. Un
obus dans la zone contrôlée
activité. De toute façon, on
courant.

du marché : 13 morts. Je
a entre 40 et 50. Un jeune
onds : « *T'ai-je demandé si*
' ». Comme j'avais les bras
: *Hutu, de Tutsi, de Belges,*
is su quoi répondre. Je suis
me rendent nerveux.

Samedi 4 juin : Nous avons maintenant environ 160 personnes chez nous. Beaucoup de problèmes avec notre unique W.C., maintenant bouché.

Dimanche 5 juin : Vers 12 heures, pendant la messe, des grenades tombent. Nous baptisons les deux enfants qui sont nés chez nous. Encore des grenades. Deux salles de classe sont détruites. Le gaz est épuisé, le charbon le sera demain. Encore des grenades. Je m'énerve de plus en plus à cause des femmes qui parlent trop fort.

Mardi 7 juin : Très violents tirs d'obus le matin. A 8 h 30, un troisième enfant, un garçon, vient de naître. Tirs toute la matinée. Des grenades tombent sur le catechuménat. Beaucoup de dégâts. Les rebelles sont très proches.

Mercredi 8 juin : Vers 14 heures, des Interahamwe veulent tuer des Tutsi à l'église. Je discute longtemps avec eux pour les faire partir. Arrivent les troupes de l'ONU avec des membres de « Pharmaciens sans frontières », accompagnés du sous-préfet. Je les fais entrer dans la maison. Alors, les Interahamwe arrivent, prennent position et veulent à tout prix parler avec le sous-préfet. Je vais le chercher. Une violente discussion s'engage entre Kigingi (le chef des Interahamwe), le sous-préfet, l'officier de la MINUAR et un lieutenant de l'armée. On tire à travers la fenêtre de la cuisine et la porte du salon. Bientôt, les Interahamwe reviennent. Un lieutenant et d'autres soldats s'interposent. Mais l'un d'eux a dirigé les massacres chez les Frères. Nous nous en tirons avec un simple oeil au beurre noir. Vers le soir, Henri téléphone à beaucoup d'endroits pour obtenir de l'aide. Espoir : un nouveau capitaine est nommé à la gendarmerie.

Vendredi 10 juin : Je vais chez Gisimba. Agressivité à deux barrages. Bientôt arrive le chef des Interahamwe, Kigingi, avec une camionnette Mazda. Il nous propose d'évacuer les réfugiés vers le Centre Saint-Paul. J'appelle Henri. Kigingi n'accepte pas ma proposition d'évacuer d'abord les enfants et les orphelins. Henri téléphone à la gendarmerie qui conseille de ne pas ouvrir la maison. Lorsque le capitaine Jean Chrysostome arrive, Kigingi a déjà tiré dans la porte et jeté une bombe lacrymogène dans notre maison. Je disparaiss derrière l'église et je cours vers le camp militaire à 200 m. Je demande à parler à un gradé. Refus absolu.

A la paroisse, on continue à tirer. Je vois que la camionnette Mazda de Kigingi est chargée de gens. Je retourne à la paroisse et constate que toutes les portes sont bloquées. Je tente d'ouvrir avec une barre à mine. A l'intérieur, il y a encore des gaz lacrymogènes. Sur la route, il y a deux camionnettes de la gendarmerie qui embarquent une Soeur tutsi et quelques réfugiés. Au barrage, des miliciens tirent en l'air pour empêcher le passage de ces deux camionnettes. Les gendarmes ne réagissent pas et abandonnent lâchement leur capitaine. Je me cache derrière les toilettes de la paroisse. Je retrouve Henri. Nous retournons ensemble au camp militaire. Nouveau refus d'entrer.

Nous nous confessons mutuellement et nous nous cachons derrière des buissons entre le collège et l'église. Alors, nous retournons à la maison déjà pillée. Des 200 réfugiés qui étaient chez nous, ne restait plus qu'une seule femme, cachée dans les toilettes avec ses deux enfants. On l'emmène avec nous. Je ramasse mon passeport, ma Bible et ce journal. Nous allons au collège Saint-André. Tirs d'obus derrière l'église. Je suis touché. Je ressens une douleur vive dans le bras gauche et le sang se met à couler. Je dis à Henri : « *Je vais mourir.* » Il m'aide à me relever et à atteindre l'église. Il arrive avec la voiture. On tire sur nous et la voiture s'arrête. Quelqu'un arrache les clés. J'ai toujours plus mal... Les fusils sont braqués sur nous. Nous sommes bloqués. Un conseiller communal arrive et calme les gens. Nous passons avec lui. Devant nous, nous voyons la camionnette Mazda... chargée de cadavres que je reconnais. Des cadavres également sur la route : plusieurs de nos enfants morts.

Nous poursuivons jusqu'à l'hôpital de la Croix-Rouge. On m'examine. J'ai un éclat d'obus dans le bras gauche. L'os n'est pas atteint. Une plaie en surface longue de 3 à 4 cm sur la poitrine et au menton. Je l'ai échappé belle ! Mes pensées vont à nos gens assassinés, aux femmes dans l'église. Je discute longtemps avec Henri sur ces terribles événements. Je dors peu au cours de la nuit. Mon bras me fait mal.

Tout au long du chemin, mon cœur saigne quand je pense à Claire, Sabine, Jacqueline, aux trois enfants nouveau-nés. Les visages des Interahamwe, de Kigingi et des autres ne sortent pas de mon esprit.

Quel délire avons-nous vécu !